La Saint-Nicoals dans le Jura

Autor(en): **Hornstein, Célestin**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **2 (1889)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-557295

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LA SAINT-NICOLAS
dans le Jura

I

Il y avait une fois, dans les temps anciens, un saint évêque du nom de Nicolas (1). Né de parents très riches, il était d'une bonté si grande qu'il distribua tout son vaste patrimoine aux pauvres de son temps.

Voici deux traits de générosité que la tradition nous a conservés, pour expliquer la popularité extraordinaire de ce providentiel bienfaiteur de l'enfance.

Apprenant un jour que trois charmantes sœurs, ruinées par l'imprévoyance de leur père, souffraient de la misère la plus cruelle et se trouvaient réduites à se loger dans une cabane abandonnée dont les murs tombaient en ruines, Nicolas, qui habitait les environs, résolut de soulager leur détresse. Il vint une nuit avec son serviteur — un vilain négrillon — et jeta par la fenêtre chez les jeunes filles une grosse bourse gonflée d'or portant le nom de l'aînée des sœurs ; le lendemain une autre bourse arriva pour la deuxième sœur aussi mystérieusement;

(1) Saint-Nicolas naquit à Patère, en Lydie, au IIIe siècle, fut nommé évêque de Myre et eut à subir la persécution de Dioclétien.

de même la nuit suivante pour la troisième. Ainsi dotées, elles purent reprendre le rang qu'elles occupaient auparavant dans le monde et ne tardèrent pas à se marier brillamment. Pour remercier le ciel qui les avait comblées, les trois gracieuses dames consacrèrent la plus grande partie de leur fortune à venir secrètement en aide aux familles indigentes, déposant furtivement de l'argent ou des vêtements dans les masures et remplissant partout, près du pauvre, le rôle de la Providence anonyme et consolante.

Une autre fois, le brave Saint, averti par une voix céleste qu'un affreux boucher aubergiste, après avoir impitoyablement égorgé trois jeunes écoliers, les avait dépouillés, coupés en morceaux et rangés dans la saumure de porc qu'il réservait aux voyageurs, se mit aussitôt en marche pour aller ressusciter les malheureux enfants. Il y avait sept ans déjà que le brigand cachait cette étrange salaison, n'osant la faire manger à ses clients, de peur d'être découvert. Mais écoutons la complainte naïve qu'on chante encore de nos jours dans les campagnes :

Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs,
Dévoués à Saint-Nicolas
Qui ne les abandonna pas.
Ils vinr'nt le soir chez le boucher :
— Boucher, voudrais-tu nous loger ? —
— Entrez, entrez, petits enfants,
Vous aurez pain et logement. —
Ils ne fur'nt pas sitôt entrés,
Que le boucher les a tués
Et coupés par petits morceaux,
Mis au saloir comme pourceaux.

Saint-Nicolas, au bout de sept ans,
Saint-Nicolas vint sur les champs ;
S'en va tout droit chez le boucher :
— Boucher, voudrais-tu me loger ? —
— Entrez, entrez, Saint-Nicolas,
La place ici ne manque pas. —
Il ne fut pas sitôt entré
Qu'il a demandé à souper.
— Voulez-vous un morceau d'jambon ?
— Je n'en veux pas, il n'est pas bon.
Du p'tit salé, je veux avoir,
Qu'est d'puis sept ans dans le saloir. —

Le boucher entendant cela
Hors de la maison s'*enfuya*.
— Boucher, boucher, ne t'enfuis pas,
Repens-toi, Dieu t'pardonnera ! —
Saint-Nicolas posa trois doigts
Dessus le bord de ce saloir :
Le premier dit : J'ai bien dormi !
Le second dit : Et moi aussi !
Et le troisième répondit :
Je me croyais en Paradis !

Curieux miracle, en effet, compatissante légende de charité, de joie et de bonté qui fit du saint évêque le patron des enfants et qui explique parfaitement la popularité dont il jouit dans la petite et sémillante population de nos contrées.

II

La fête de Saint-Nicolas a lieu le 6 décembre, mais à la vérité, elle se célèbre dans le Jura, pendant ce mois, à des jours variés selon les lieux et les circonstances, car le paterne pèlerin revient tardivement dans quelques maisons,

souvent même il n'apparaît qu'à Noël, se réservant pour les étrennes.

C'est alors que le bienheureux, à la barbe blanche, à la longue robe flottante, mitre en tête et crosse en main, porté sur un âne richement chargé de bonbons et de bijoux, descend des régions éthérées pour venir récompenser ou punir les enfants. Il est parfois suivi d'un maure, curieux et bavard, qui fait de gros yeux farouches aux mioches méchants.

Dès la veille, les enfants pleins de confiance ont eu soin de mettre devant la porte ou sur la fenêtre une botte de foin et une écuelle de son pour servir de lippée à l'âne ; ils ont également placé sous la cheminée des sabots, des bas, des paniers ou des corbeilles, dans l'espoir que les visiteurs nocturnes y laisseraient des traces de leur passage. Que de petits châteaux en Espagne, bâtis dans cette nuit, une des plus importantes de leur vie ! Que de rires, que de ravissements égayent les demeures et comme le nom acclamé du généreux Saint fait battre en ce moment tous les cœurs !

On le conçoit, il faudrait à l'âne de formidables enjambées pour permettre à son maître de visiter toutes les maisons en une seule et même nuit ; aussi dans la plupart n'apparaît-il qu'en imagination. Il s'introduit par la cheminée et s'en retourne de même, si fenêtres et portes sont closes.

Mais il arrive aussi qu'il prend corps et figure. Alors au milieu du silence de la nuit, rendu plus imposant encore par le recueillement, retentit tout à coup la clochette de l'âne.

Les petits cœurs palpitent et les yeux à la fois inquiets et charmés se tournent vers la porte d'entrée. Revêtu de tous les insignes de sa dignité, le grand Saint s'avance majestueusement, suivi de son vilain moricaud et demande si le bambin a été sage, obéissant et laborieux. Si oui, le prodigue vieillard répond par une distribution de dragées et va déposer dans les paniers les objets dont l'âne, demeuré devant la porte, était chargé. Si, au contraire, il a été mauvais garnement, querelleur, gourmand ou paresseux, vite le *frère fouettard*, qui ne demande que larmes et gémissements, emplit le panier de verges dont il a abondante collection.

Souvent le Saint est accueilli par des chansons traditionnelles, par des prières, par des demandes cocasses, des déclamations ou des compliments longuement appris et médités.

Les enfants des villages ne reçoivent guère que des fruits, des friandises, des jouets ou des objets d'utilité, tandis que dans les villes, les corbeilles se remplissent de poupées, de chevaux de bois, de soldats de plomb, de pantins, de fusils, de trompettes, de livres dorés ou argentés, enfin de tous les brimborions aimés de l'enfance.

Il serait difficile de peindre la joie, les cris de surprise, les exclamations enthousiastes, les fusées de rires, tout le joyeux tapage qui éclate après la sortie des visiteurs ; on prend, on examine, on dévalise les cornets de bonbons, on goûte aux fruits de toute sorte, on ouvre les boîtes à surprise, on essaie les jouets, on embouche les instruments sonores, on s'extasie

devant les images, les albums, les livres d'étrenne. Enfin, c'est un concert de joyeuseté, une gâterie universelle, une fête de famille qui amuse les grands comme les petits et leur rappelle les illusions et les innocents ébats de cet âge de naïveté.

Mais ce qu'il y a de vraiment délicieux dans les préparatifs de cette fête, c'est cette entente tacite des parents et des enfants, ce sont ces complots malicieux qui demandent tant de perspicacité de la part des uns et des autres. Car il faut jouer au plus fin, il faut ruser avec l'éveil de la jeune intelligence, il faut avoir des réponses prêtes, écarter les soupçons, tranquilliser les doutes les plus imprévus et résoudre tous les cas embarrassants de ces énigmatiques personnages.

Les parents d'ailleurs prennent mille précautions pour maintenir les enfants dans leur illusion et ils ont soin de marqner le sol de fortes empreintes de pas, pour imiter les traces de ces hôtes célestes. Cependant peu à peu les intelligences se développent, et n'admettent plus tous ces contes. Les parents songent qu'il vaut mieux remplacer les jouets par des dons utiles; ils se font tirer l'oreille et ne demandent qu'à oublier Saint-Nicolas. Alors il arrive que de rusés petits sceptiques, pour recueillir les fruits de leur prétendue crédulité, feignent très longtemps encore de croire à ces voyageurs nocturnes descendus du ciel.

Des familles, la fête tend aussi à s'introduire dans les écoles. Les pauvres y sont moins déshérités. Ne serait-il pas cruel, en effet, qu'un

enfant au milieu d'autres enfants radieux, embarrassés de joujoux, ne puisse avoir sa petite part?.... Heureusement, dans certaines localités, un groupe de dames, qui ont toujours l'initiative des nobles inspirations et des idées charitables, organisent chaque année une solennité sous les auspices du grand Saint qui, par leur entremise, distribue des objets utiles aux petits indigents et les fait ainsi participer à la joie générale.

III

Il est d'usage à Porrentruy, la veille au soir de Saint-Nicolas, d'installer, en plein vent, sur la place de l'hôtel de ville, des baraques ou des boutiques improvisées dont les principales attractions sont les sucreries et les jouets variés et multicolores. Dans ce genre, on y vend de tout et on y achète de tout. C'est une exhibition de tous les rêves caressés de l'enfance, à l'état de réalité, et même d'autres fantaisies coquettes et drolatiques. Devant ces étalages se presse une foule nombreuse où se confondent les classes sociales : la blouse frôle la redingotte et la dame coudoie l'ouvrière.

Mais au milieu de ce va-et-vient, les farceurs guettent. Prenez garde, belles dames, surveillez bien vos atours, car vous risquez fort de voir vos gracieuses tournures bel et bien épinglées avec les jupons de vos servantes !

Ce jeu des épingles qui se retrouve chaque année — de moins en moins pourtant — mais dont nous ne saisissons pas du tout l'esprit, fait encore un certain nombre de victimes à la

grande joie des mauvais plaisants qui du reste ne participent à la générosité du Saint que par ce petit divertissement d'un goût assez douteux.

IV

Nous avons dit que la célébration de la Saint-Nicolas n'avait pas lieu à jour fixe dans tout le Jura. En Ajoie, les villages la font coïncider avec la foire de Noël et la ville de Porrentruy présente ce jour-là une animation extraordinaire, un pêle-mêle d'hommes et de choses très curieux, malgré sa vulgarité.

Dès le matin, on y voit arriver de leurs villages les habitants de la plaine, de la montagne et des frontières voisines, les uns gravement juchés sur un char dont les essieux crient sous le poids de toute sorte sorte de produits agricoles, les autres conduisant des chevaux ou traînant après eux des bœufs pesants ou des veaux récalcitrants. Ce sont aussi d'agiles ménagères dont les lourds paniers regorgent par le couvercle soulevé — car il s'agit de faire force emplettes ce jour-là et de ne pas retourner au logis les mains vides.

Dans les rues et sur les places, de tous côtés se dressent des baraques chargées d'objets alléchants ou tentateurs, merveilles étranges ou charmantes, miroir fidèle de la grande mascarade du monde. Entre deux rangées de marchands qui appellent et gesticulent, une foule affairée passe et repasse, caquette, achète, parlant papillotes et chevrettes. C'est surtout aux abords des exhibitions à orchestration bruyante

que l'on s'entasse le plus : le peuple aime le tapage comme l'enfant et les joujoux qui font du bruit sont ses préférés.

Au sein de cette cohue, voyez ces jeunes couples d'amoureux, allant d'un étalage à l'autre, en se tenant par le petit doigt, — delà cette dénomination pittoresque de *foire des amoureux* ou de *foire des petits doigts* — écoutez ces jeunes filles accueillant d'un franc éclat de rire les propos galants de leurs fiancés. Ils sont arrivés nombreux au rendez-vous, ils ne dédaignent pas de participer à cette fête de l'enfance, eux, ces grands enfants auxquels il est bien permis de retrouver quelque heureuse réalité dans les illusions d'autrefois. C'est le moment où ils se réservent force surprises accompagnées de plaisanteries, témoignage d'une touchante préoccupation du cœur. Ici, le cadeau a son doux, son heureux caractère : si petit soit-il, il devient très significatif selon la main qui l'offre et celle qui le reçoit.

Après le champ de foire, c'est le tour du café et du cabaret où les heureux couples s'acheminent, où se répètent les aveux que savent se faire les amoureux, au milieu du choc des verres et du fracas des bouteilles.

V

Si l'on recherche l'origine de la Saint-Nicolas, on arrive à reconnaître, dans la célébration des coutumes que nous venons de décrire, une substitution aux usages païens des vieux âges. Le christianisme, voyant son impuissance à déraci-

ner d'un seul coup les anciennes pratiques du paganisme dut tourner la difficulté et les remplacer peu à peu par des usages plus en rapport avec les nouvelles croyances. C'est un dernier vestige des cérémonies bizarres qui marquaient la fin de l'hiver et le retour du printemps, époque où certains dieux de la mythologie scandinave étaient attendus sur la terre, ce qui donnait lieu à des réjouissances. Parmi ces divinités se trouvait Odin ou Wodan, le créateur de toutes choses, le maître du ciel d'où il planait sur l'univers, écoutant chaque matin le rapport de ses deux corbeaux qui l'instruisaient des choses de la terre. Chaque année, vers le solstice d'hiver, ce dieu à la longue robe, au cheval blanc, descendait de l'empyrée pour venir distribuer des récompenses ou infliger des châtiments ; l'arrivée de ce juge, à la fois rémunérateur et courroucé, était saluée par des fêtes, des libations, des sacrifices pendant lesquels on implorait son assistance, sans oublier son cheval auquel on offrait bonne provende et abondante litière.

Ce dieu n'a-t-il pas une parenté frappante avec notre Saint ? Odin ne ressemble-t-il pas à Nicolas, le cheval à l'âne et les corbeaux rapporteurs au moricaud bavard ?

La fête de Saint-Nicolas semble aussi avoir plus d'un point d'analogie avec la fête des Fous, de l'Ane, des Innocents, cérémonies étranges et bouffonnes qui s'introduisaient jusque dans les églises et se pratiquaient vers Noël pendant le moyen-âge. Il y avait, en effet, élection d'un *Evêque des enfants* qui monté sur un âne et escorté des écoliers faisait une promenade

à travers les rues de la ville ou du village, faisant ample provision d'aliments de toute sorte, signalant sa marche par de telles folies et de telles extravagances que souvent les magistrats durent intervenir et même se virent obligés d'interdire cette procession grotesque qui n'en persista pas moins jusqu'au XVIIe siècle.

Sans même remonter si loin, les vieilles gens de nos campagnes et en particulier de l'Ajoie n'ont pas encore oublié *la tante Arie*, cette fée bienfaisante qui dans les temps celtiques jouait le même rôle de générosité qu'aujourd'hui Saint-Nicolas. Dans notre patois, le mot *Arie* est prononcé *Airie* qui dérive assurément du latin *Aeria*, l'aérienne, la fée des airs. (1).

Toutes les familles de l'Ajoie la chérissaient, mais la charmante fée ne visitait que les maisons hospitalières, les chaumières où régnaient l'ordre, le travail et l'économie et les bonnes gens qui avaient besoin de son assistance. Ennemie de la paresse, elle donnait sans cesse l'exemple du travail et ne quittait jamais sa quenouille, compagne assidue de tous ses voyages. Heureux les enfants sages, obéissants et studieux, car la bonne tante, prodigue à l'égard de ceux qui savaient lui plaire, venait chaque année faire sa tournée habituelle. Le soir de Noël, à un signal — c'était ordinairement une sonnette attachée à la quenouille de la visiteuse — une fenêtre ou une porte de la maison s'ouvrait. Les bambins se précipitaient, mais la fée aérienne avait déjà disparu, laissant des traces de sa munificence. C'étaient des joujoux,

(1) Monnier. — *Traditions populaires comparées*

des friandises, des pommes, des noix, jetés avec profusion dans la chambre enchantée.

On avait soin de mettre de côté pour elle un morceau de pain et une cruche d'eau, car la fée, simple et frugale, détestait le luxe et la gourmandise.

Cependant la tante Arie, très indulgente de sa nature, mais juge équitable des actions de l'enfance, ne manifestait jamais sa présence aux méchants et aux indociles, ne distribuant d'étrennes qu'à ceux qui avaient remplis fidèlement leurs devoirs.

Hélas ! *lai tainte Airie,* la fée protectrice de l'Ajoie, s'est envolée avec toutes ses compagnes et de nos jours son souvenir n'existe même plus dans la mémoire du peuple ! Elles ont fui pour toujours les charmantes fées qui peuplaient les campagnes de nos aïeux, elles ne daignent plus se révéler à nous avec leurs bonnes grâces d'autrefois. Nos mœurs nouvelles les ont éloignées en détruisant le prestige qui les entourait et en dépopularisant ces gracieuses fictions qui faisaient la joie de notre première enfance. .

Nous ignorons l'époque précise de la substitution de Saint-Nicolas à la tante Arie, mais quoiqu'il en soit, le souvenir de la bonne fée était encore vénéré en Ajoie du temps de la grande Révolution.

C'est ainsi que tout se transforme et tout s'enchaine dans les traditions léguées par les siècles.

Pour nous, Jurassiens, qui avons le culte du passé, aimons et gardons précieusement l'agréable, la touchante coutume, à laquelle nous dû-

mes, pendant notre enfance, de si doux rêves. Il est bon que les bébés du présent et de l'avenir y retrouvent les mêmes joies, les mêmes jouissances, les mêmes émotions.

CÉLESTIN HORNSTEIN,
Avocat.